

**Allocution de Jean-Claude Casanova,  
Président du jury**

Madame la présidente, Monsieur le sénateur,  
Mesdames Messieurs,

Comme vous le savez, ma tâche consiste à justifier la décision du jury du prix Guizot.

Ce jury, que j'ai l'honneur de présider, a proposé que le livre de Madame Arlette Jouanna, *La Saint-Barthélemy, les mystères d'un crime d'Etat*, publié par Gallimard, soit couronné, en 2008, par le prix Guizot.

Notre jury, comme on vous l'a dit, se trouve hélas en deuil, du fait de la disparition de notre très cher collègue, Bronislaw Geremek. Il avait participé à notre dernière délibération et je n'en dirai pas plus que ce que viennent de dire si justement Madame Coste et Madame d'Ornano. Le cher Geremek était, pour nous, un ami très proche, un admirable historien et un Polonais qui aimait la France comme beaucoup d'intellectuels de son pays et que la France des historiens et la France des amis de la liberté aimait et respectait profondément.

Le livre de Mme Jouanna, que nous couronnons, a paru dans la collection « Les journées qui ont fait la France », collection illustre, qui devait nous offrir le livre de François Mitterrand, sur le 2 décembre. Ce livre, c'est bien regrettable, n'a jamais paru. François Mitterrand a préféré le pouvoir à l'analyse du pouvoir. Mais cette collection a donné d'autres excellents ouvrages, comme celui, tout récent, de Mona Ozouf, membre de notre jury, qui traite du 21 juin 1791, c'est-à-dire de la vraie date de la mort de la monarchie en France.

Madame Jouanna, a consacré son livre à la journée du 24 août 1572. Cette triste journée de la Saint-Barthélemy, se situe entre la troisième et la quatrième guerre de religions, qui intervient six jours après le mariage, sur le parvis de Notre Dame, de Marguerite de Valois, sœur du roi, avec Henry de Navarre, prince protestant, cousin du roi et de son épouse.

Madame Jouanna est impressionnée, comme l'ont été, avant elle, tous les historiens et sans doute comme l'ont été les contemporains, par ce contraste entre une journée de

pacification, d'union, lors de la célébration d'un mariage au cœur de Paris et les assassinats qui suivirent.

Cette ténébreuse journée du 24 août commence à la nuit avec l'assassinat de l'amiral Coligny. Assassinat ou exécution ? Les politiques hésitent parfois sur le terme. Dans ses mémoires de guerre, le Général de Gaulle, à propos de l'assassinat de l'amiral Darlan, parle d'exécution, ce qui est excessif ou ce qui est révélateur. En revanche, il faut, je crois, parler de « l'exécution » de Coligny, parce que le roi avait consenti. Le roi avait consenti, or un roi qui consent est un roi qui décide. Dans son esprit, dans celui de sa mère, dans celui de son frère, dans celui de certains de l'Eglise, incontestablement il a été décidé de laisser assassiner ou de faire assassiner Coligny et dans leur esprit cet assassinat était une exécution politique. Et il s'en est suivi tout ce que vous savez : les meurtres de la nuit et les massacres qui se produisirent à Paris et ailleurs en France.

Pas partout. Puisque nous sommes en Normandie, puis-je signaler ce que Guizot signale avec satisfaction, en citant un historien breton, M. de Forméville : « il n'y a pas eu lieu de sauver les Protestants de Lisieux en 1572, parce qu'ils ne se sont pas trouvés en danger d'être massacrés et qu'on ne peut attribuer le mérite à personne. [...] Ce sont les événements généraux seuls et la prudence des officiers municipaux de Lisieux qui ont tout fait ». Ce à quoi, l'équitable Guizot ajoute : « Ce qui est vrai et bon à rappeler, au milieu d'un si grand crime général, c'est qu'il rencontra sur beaucoup de points de la France le refus de s'y associer. »

Si Dante avait été le contemporain de Montaigne, il aurait sans doute fait figurer, en enfer, Charles IX en compagnie de deux de ses prédécesseurs, Hugues Capet, que Dante appelait le *fleurdelisé*, et Philippe le Bel, qui séjourne aussi en enfer, à cause du massacre des Templiers, peut-être de l'expulsion des Juifs, je ne sais plus si Dante retient ce grief, en tout cas : en raison de l'attentat d'Aganani, fomenté contre le Pape par le sinistre Nogaret. Charles IX devrait être en enfer, lui aussi, car, en 1572, incontestablement, le roi de France a décidé d'un crime. Celui de Coligny. Et ce crime en a provoqué et entraîné d'autres.

C'est cette histoire tragique et sombre que raconte et explique dans son livre Madame Jouanna.

Pourquoi l'avons-nous couronnée ? Pour deux raisons qui tiennent aux qualités principales de son livre.

Cet ouvrage offre une parfaite compréhension des actes et une parfaite intelligibilité des crimes.

La compréhension des actes, la compréhension des actions des hommes est une entreprise extrêmement difficile, notamment quand on considère le passé. Une grande naïveté historique consiste à croire que le passé était nécessaire et que donc il est très facile de le comprendre puisqu'il suffit d'énoncer et d'analyser les causes et les conséquences des actions. Mais le passé a été un présent et pas plus que le présent n'annonce un futur nécessaire, les actes du passé n'étaient pas nécessaires. Autrement dit les hommes ont pris des décisions, ont pris des décisions dont ils ne connaissaient pas les conséquences et qui auraient pu être différentes. Le passé a été un présent incertain et pour le comprendre, il faut une analyse beaucoup plus fine que celle qu'offre la naïveté historique, en créant une illusion rétrospective de nécessité, en admettant l'idée que les choses devaient se passer ainsi et qu'elles se sont passées et qu'elles ne pouvaient pas se passer différemment. Or, les choses auraient pu être différentes et un certain nombre de décisions incertaines ont été prises qui ont entraîné un certain nombre de conséquences incertaines. Madame Jouanna va montrer l'extraordinaire complexité de cet enchevêtrement de faits et d'actions, pour faire comprendre ce qui a été voulu et ce qui est advenu, ce qui n'est pas toujours la même chose.

Ces faits, ces actes, ces décisions sont aussi des crimes. Des Chrétiens s'affranchissent du Décalogue, des Français tuent d'autres Français. L'intelligibilité du crime pose un problème encore plus difficile que celui de la compréhension des actes historiques ordinaires. Parce que l'intelligibilité du crime oblige de s'interroger sur les raisons pour lesquelles les hommes depuis très longtemps tuent aussi facilement leurs semblables. Et ce que montre ce livre c'est que, dans la Saint-Barthélemy, se mêlent avec la religion toute une série de raisons dans lesquelles on trouve le calcul politique, la peur, la passion, l'imprévision, la jalousie, la vanité, toutes les multiples passions et les multiples raisons que peuvent éprouver et concevoir les hommes pour en tuer d'autres. Tout s'entremêle et pour comprendre et pour expliquer ce phénomène il faut tout peser et tout démêler.

Expliquer n'est pas justifier, le crime reste le crime, mais la double clarté de l'analyse de Madame Jouanna, permet de comprendre ce qui a poussé les hommes à agir, et comprendre à quelles fins et à quelles passions ils pouvaient obéir. Tout cela fait que lorsqu'on a achevé ce beau livre et qu'on le repose sur son bureau, on se dit, ce qui est je crois le meilleur compliment que l'on puisse adresser à un historien : "c'est sans doute ainsi que les choses se sont passées" et c'est sans doute ainsi qu'il faut les comprendre.

Vous avez, Madame, d'autant plus de mérite qu'une immense littérature vous précède. Avant vous, ont écrit et ont existé beaucoup d'historiens de la Saint-Barthélemy et vous êtes,

je crois, supérieure à ceux qui vous précèdent et même, si vous me permettez de le dire ici, même supérieure à François Guizot.

J'ai lu ce que Guizot dit de la Saint-Barthélemy et vous ne dites pas la même chose que lui. D'une certaine façon, comme pour la plupart des historiens du XVIII<sup>ème</sup> ou du XIX<sup>ème</sup>, pour lui la Saint-Barthélemy est un bloc. Pour vous elle n'est pas un bloc uni, elle est complexe, elle correspond à des séries diverses de causes et d'actes qu'il faut démêler pour les comprendre.

Voilà la version de Guizot. « En 1575, Charles IX et Catherine de Médicis eurent une entrevue à Bayonne avec le duc d'Albe, représentant de Philippe II, pour aviser au moyen de délivrer la France des hérétiques. Ils décidèrent que l'acte se ferait à Moulins dans le Bourbonnais où le roi devait retourner. L'exécution fut ajournée ensuite à la Saint-Barthélemy, en 1572 à Paris, à cause de quelques soupçons qu'avaient manifestés les huguenots et parce qu'on jugea plus facile et plus sûr de les réunir tous à Paris qu'à Moulins. »

Donc l'intentionnalité est parfaite et la Saint-Barthélemy constitue bien un bloc. Deuxième citation. « Pour satisfaire ses propres passions, et celles de son fils favori, la peur et le pouvoir, la reine mère avait réussi à jeter son fils Roi, dans un accès de faiblesse et de colère folle. Pressée d'en profiter, elle fit donner à l'instant même le signal qui devait n'être donné qu'une heure avant le jour, dit Thou, et au lieu de la cloche du Palais de Justice, le tocsin sonna, à la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois qui était plus près. » Aujourd'hui, la statue de l'amiral de Coligny voit pratiquement, je crois, Saint-Germain-l'Auxerrois. Pas tout à fait, me souffle-t-on ! Peut être, est-ce une question d'angle. Vous pardonneriez mon approximation, je ne suis pas artilleur.

Troisième citation. Voyez apparaître la prudence de Guizot, après les affirmations très nettes du début. « Un serviteur du duc de Nevers lui coupa la tête [celle de Coligny] et la porta à la reine mère au roi et au duc d'Anjou. On l'embauma avec soin, pour l'envoyer, dit-on, à Rome. Ce qui est certain c'est que peu de jours après, Mandelot, gouverneur de Lyon écrivit au roi,... ». Puis plus loin Guizot ajoute, prudence de l'historien et honnêteté de Guizot, « je ne trouve nulle part, sur cet incident, aucune information qui aille au delà de cette réponse du gouverneur de Lyon à Charles IX. » Il aurait pu accueillir cette légende de l'envoi de la tête de Coligny au Pape, mais il y renonce devant l'absence de documents le prouvant.

Dernière citation. Guizot, tire la conclusion du drame. « L'histoire doit être impitoyable pour les vices et les crimes des hommes, princes ou peuple, et c'est son devoir

comme son droit de les peindre si véridiquement que l'âme et l'imagination humaines en soient assez frappées pour les prendre en dégoût ou en horreur ; mais n'est pas en s'y appesantissant, en les décrivant minutieusement, comme si elle avait à exposer une galerie de monstres ou de fous, que l'histoire peut susciter dans les esprits des jugements sains et des impressions salutaires : il faut que le sens moral et le bon sens apparaissent toujours et s'élèvent au dessus des grands troubles sociaux, comme les marins ont besoin, pour lutter avec courage contre la tempête, de voir un coin lumineux, où le ciel se découvre, et une étoile qui leur révèle le port. Je ne prends nul plaisir, je ne vois aucune utilité à étaler les œuvres du mal ; je craindrais qu'à force d'assister à ce spectacle, les hommes ne perdissent le sentiment du bien. »

Vous mesurez tous, Mesdames et Messieurs, l'équanimité de Guizot et vous constatez, en même temps qu'il laisse la place aux futurs historiens, à ceux qui, comme Madame Jouanna, permettront de voir exactement comment et pourquoi les événements historiques se sont produits.

Sans doute en décernant ce prix à Madame Jouanna, les membres du jury n'avaient pas tous lu Guizot ! Je confesse, d'ailleurs, n'avoir lu ces passages de son *Histoire de France* que la semaine dernière.

Mais ce contraste, entre la Saint-Barthélemy considérée comme un bloc et l'analyse infiniment plus riche de Madame Jouanna, m'a éclairé. Guizot exprime la vulgate historique du XVIII<sup>ème</sup> et du XIX<sup>ème</sup> siècle. Si le livre de Madame Jouanna est supérieur à cette vulgate, ce n'est pas parce qu'il est écrit au XXI<sup>ème</sup> siècle. Le progrès historique n'est pas chronologique. Le progrès historique tient à la qualité du discernement, à la qualité de l'historien. Il existe beaucoup de livres d'histoire contemporains qui sont très inférieurs aux livres d'histoire qui les précèdent. Ce que montre le livre de Madame Jouanna, c'est que le progrès dépend, en définitive, des qualités propres de l'historien. Qualités qu'elle possède et auxquelles nous devons rendre hommage.

Comme il me faut conclure, je vais revenir sur les conclusions que forme Madame Jouanna, car elles concernent le rôle de la Saint-Barthélemy dans l'histoire de France. Notre auteure tire de ce tragique événement trois conclusions.

La première, c'est que la Saint-Barthélemy a contribué à faire que la France pour ne sera pas protestante. Elle aurait pu être protestante, comme le sont devenues la Suède ou la Grande-Bretagne. Taine pensait que c'était regrettable. Il s'est même converti au protestantisme. Il pensait que le protestantisme incarnant le libéralisme en politique et en économie, autrement dit la modernité, la France aurait mieux réussi son XIX<sup>ème</sup> et son XX<sup>ème</sup>

siècle si elle avait été protestante. Et le rêve de Taine est une utopie. La question plus légitime que nous pouvons nous poser est la suivante : est-ce que la France aurait pu être pluraliste sans accepter la pluralité religieuse comme l'Allemagne ? Sa passion de l'unité le lui a interdit et cette passion de l'unité nous la verrons revivre à différents moments de la France de son histoire, au prix souvent de la guerre civile, comme si l'unité lui paraissait toujours préférable à la pluralité ou à la diversité. Le fait est, donc, que la France, de la Saint-Barthélemy jusques à la révocation de l'édit de Nantes, préfère toujours l'unité à la pluralité religieuse.

La seconde conclusion est que la Saint-Barthélemy a favorisé l'absolutisme. D'une certaine façon, elle a frappé deux des racines de la liberté. L'une est la racine protestante, l'incontestable racine protestante de la liberté, et l'autre est la racine aristocratique de la liberté. Elle a donc favorisé le tronc absolutiste et le tronc absolutiste a favorisé la Révolution Française. De ce fait, la Saint-Barthélemy, participe aux journées historiques qui font que la France ira à la Révolution et à la mort du Roi.

La troisième est que la Saint-Barthélemy deviendra pour tous les Français du XVIII<sup>ème</sup> siècle et pour ceux de nos jours encore, le symbole de l'intolérance. Elle fait apparaître et éclaire ce mal profond. Si bien que, Français, nous sommes, à la fois, les héritiers de l'ombre et ceux des lumières.

Ce qui devrait nous conduire à cette voie moyenne et juste, dans laquelle il faut conjuguer le remords et la satisfaction, la repentance et l'admiration. Voie moyenne qui n'est pas celle de la tiédeur, mais celle de la raison. Voie hors de laquelle on cesse d'être raisonnable pour devenir partisan.